Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions

Henri Galinie, Élisabeth Lorans et Élisabeth Zadora-Rioz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1211>

DOI : 10.4000/abpo.1211

ISBN : 978-2-7535-1495-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2004

Pagination : 37-52

ISBN : 978-2-7535-0053-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Henri Galinie, Élisabeth Lorans et Élisabeth Zadora-Rioz, « Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-3 | 2004, mis en ligne le 20 septembre 2006, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1211> ; DOI : 10.4000/abpo.1211

Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions

Henri GALINIE

Directeur de recherche au CNRS

Élisabeth LORANS

Maître de conférences en archéologie médiévale
Université François-Rabelais (Tours)

Élisabeth ZADORA-RIO

Directrice de recherche au CNRS
CITERES, UMR 6173 (Laboratoire Archéologie et Territoires)

Cette contribution, qui portera principalement sur la période comprise entre 750 et 850 mais embrassera parfois une durée plus longue, n'a pas pour objectif de dresser un inventaire des sites habités ou utilisés dans la fourchette considérée mais de mettre en relief les apports récents de la recherche archéologique qui portent sur trois aspects principaux complémentaires : d'une part, la topographie religieuse, d'une autre les lieux d'inhumation, enfin l'occupation du sol et les formes de l'habitat.

Pour Tours, la réflexion s'appuie sur un programme d'archéologie urbaine conduit par Henri Galinié depuis une trentaine d'années et sur les résultats des opérations de sauvetage exécutées par l'Institut national de recherche en archéologie préventive. En milieu rural, l'analyse est fondée sur plusieurs opérations de prospection systématique : dans la vallée de l'Indre, les territoires de Courçay et de Rigny-Ussé ; au nord de la Touraine, la grande commune de Neuvy-le-Roy prospectée sous la direction d'Agata Poirot¹. À ces données, qui permettent d'évaluer la densité et la chronologie de l'occupation sur la longue durée, s'ajoutent les résultats de la fouille partielle de l'ancien centre paroissial de Rigny, conduite de 1986 à 1999 par Élisabeth Zadora-Rio et Henri Galinié. D'autres sites sont également mis à contribution : certains travaux anciens effectués par Charles Lelong à Mougou et à Perrusson, mais aussi le site rural de la Marmaudière dans la commune de Neuvy-le-Roy, récemment fouillé sous la direction de

1. L'étude archéologique de ce territoire communal fait maintenant l'objet d'une thèse de doctorat préparée par Vincent Hirn sous la direction d'Élisabeth Zadora-Rio.

Jérôme Tourneur, ou encore celui de l'ancienne collégiale Saint-Mexme de Chinon étudié par Élisabeth Lorans de 1986 à 1993. Enfin, ce bilan s'appuie aussi sur le travail conduit par Elisabeth Zadora-Rio sur l'ensemble des sources écrites relatives à l'ancien diocèse de Tours du VI^e siècle à la fin du XII^e siècle; toutes les mentions topographiques ont été recensées dans une base de données couplée à un système d'informations géographiques. Ceci permet de produire des cartes de répartition des mentions textuelles que l'on peut dans un second temps confronter aux données archéologiques.

Tours

Ce que l'on sait de Tours aux alentours de 800 est dû à quelques diplômes de la chancellerie carolingienne pour le monastère de Saint-Martin, à une restitution hypothétique de la topographie religieuse obtenue par comparaison des indications contenues dans l'œuvre de Grégoire de Tours et de celles présentes dans les actes du IX^e siècle, à l'archéologie funéraire et aux données hétérogènes des fouilles sur l'habitat (figure 1).

Figure 1 – Tours, carte de répartition des sites des VIII^e et IX^e siècles

À cette époque, Tours est toujours dans l'esprit des contemporains d'Alcuin une seule et même ville qui compte parmi ses richesses la tombe de Martin, patron particulier des rois francs comme se plaisaient à le rappeler les souverains carolingiens. Le monastère, qualifié de *casa* ou de *monasterium*, dans le *suburbium civitatis* fait alors partie intégrante de Tours. On se trouve ainsi à la fin d'une histoire urbaine unitaire où la ville est une (mais pas indivisible) malgré sa diversité spatiale. Commencée au 1^{er} siècle de notre ère, cette phase allait s'achever en 918 avec la création de l'enclave martinienne, ville à côté de la vieille ville².

Qui vit dans le *castrum* de 9 ha vers 800? L'évêque et son entourage, des clercs dont le nombre échappe dans la *domus ecclesiae*, de petites communautés religieuses dans un quartier ecclésial qui occupait la moitié sud du *castrum*. D'après la fouille du site 3 dans l'angle nord-ouest du *castrum*, qui apporte le seul témoignage concret, des occupants au statut élevé, de condition aisée. Architecture domestique de pierre et de terre, mobilier raffiné, sont des indices réels mais pour l'instant bien isolés. Quelle conclusion tirer d'un grand bâtiment long d'au moins 12 m, large d'au moins 6, au sol certainement planchéié, sinon la présence d'habitants aisés? Il est impossible de généraliser à partir de ce seul exemple.

Qu'en est-il du rempart de cette cité? A-t-il toujours une valeur militaire? En se référant comme chacun aux annales de Saint-Bertin et à l'injonction de Charles le Chauve en 866 de refourbir les défenses de Tours, il faut croire que le rempart, bien sûr en majeure partie debout, présentait quelques faiblesses, que les incursions scandinaves rappelèrent. Onze années de travaux furent alors nécessaires avant que les moines de Saint-Martin jugent la place assez forte pour recevoir, en 877, le corps de Martin de retour de Bourgogne³. En ces temps assez calmes de 800, l'enceinte devait remplir un office de symbole urbain que ses imperfections défensives ne disqualifiaient pas.

Hors les murs vers l'ouest, la voie qui conduit directement à Saint-Martin, la seule évocable à partir des données du terrain, ressemblait plus à un chemin qu'à une rue depuis longtemps⁴. La fouille des abords de Saint-Julien (Henri Galinié et Elisabeth Lorans), achevée à l'automne 2003, montre comme la rive du fleuve était alors en retrait dans les terres et aussi comme ces lieux hors les murs étaient régulièrement occupés par une population difficile à cerner, inconnue des textes, mais présente qui construisait, en terre mais aussi en pierre, dans une économie de la récupération, cultivait, entretenait des espaces collectifs peut-être comme accès du monastère au fleuve.

2. H. GALINIE, « La notion de territoire... »; H. GALINIE, G. CHOUQUER, X. RODIER et P. CHAREILLE, « Téotolon, doyen de Saint-Martin... ».

3. P. GASNAULT, « Le tombeau de saint Martin... ».

4. A.-M. JOUQUAND, F. CHAMPAGNE, X. RODIER, P. HUSI et A. WITTMANN, « La fouille des « abords de la cathédrale » de Tours... ».

La population de Saint-Martin vers 800 comptait au moins 200 moines d'après une liste d'échange de prières avec les moines de Saint-Gall, soit, en ajoutant les clercs, les serviteurs directs, et tous ceux qui étaient nécessaires aux activités liées au *scriptorium* ou au pèlerinage martinien, au moins un millier d'habitants, et peut-être jusqu'à trois mille.

À Saint-Martin même, au sud, contre la basilique érigée par Perpet à la fin du v^e siècle, les fouilles ont révélé une séquence d'événements significatifs d'une réorganisation des lieux aux temps qui nous retiennent ici. Si dès le vi^e-vii^e siècle, les abords immédiats de l'édifice, dans l'*atrium*, furent réservés à l'inhumation des clercs d'après les informations livrées par l'anthropologie physique (on n'y a recensé que des squelettes d'hommes), un peu plus au sud, l'aire fouillée connut dans le même temps plusieurs affectations profanes dont l'inhumation de laïcs associant hommes, femmes et enfants. Au viii^e siècle, ces derniers furent définitivement exclus au bénéfice de tombes d'hommes, dans lesquels on voit, dès lors, les membres de la communauté monastique⁵.

Il est vraisemblable que ce changement correspond au moment où, comme l'a montré Hélène Noizet, le complexe martinien, de basilique martyriale, ou de groupe basilical ainsi que proposait de le dénommer Luce Piétri, devint un véritable monastère qui commença à s'émanciper de la tutelle de l'évêque, compta moines mais aussi clercs, puis moines et chanoines, avant la remise en ordre par Charlemagne et l'adoption définitive du statut canonial⁶. Pour ce qui est de l'inhumation dans la clôture, moines et peut-être clercs auraient adopté précocement une position tranchée au détriment de leur entourage laïc.

On retrouve aussi à la fouille des tombes de laïcs, ou même peut-être de clercs lorsqu'il s'agit d'hommes, disséminées par petits groupes aux alentours du monastère. Peut-être l'église *sanctus Petrus ad cimiterium*, possession du monastère, qui apparaît dans un acte de 931⁷, fut-elle fondée au viii^e siècle pour accueillir la tombe des gens de Saint-Martin auxquels les lieux traditionnels de sépulture étaient dorénavant fermés? De même, en 845, l'église Notre-Dame-de-l'Ecrignoles, affectée à la sépulture des pauvres, se trouve hors des limites du quartier canonial, au nord, *prope monasterium*⁸, sans que l'on sache depuis quand. Le monastère de Saint-Martin a peu à peu empiété sur la nécropole dans laquelle Martin fut inhumé en 397 en repoussant en périphérie les lieux d'inhumation.

Ces tombes isolées, éparpillées que l'on rencontre de plus en plus souvent avec la multiplication des fouilles urbaines, à Tours comme ailleurs, apportent, comme on le verra pour le milieu rural, un nouvel éclairage sur les lieux d'inhumation. À côté des nécropoles *ad sanctos* existait un semis de lieux d'inhumation péri-urbains, qui comptent chacun un nombre limité

5. H. GALINIE, « Tours de Grégoire... » ; C. THEUREAU, *La population archéologique de Tours...*

6. H. NOIZET, « Les basiliques martyriales... » ; L. PIETRI, *La ville de Tours...*

7. *Recueil des actes de Robert I^{er}...*, n° 15.

8. *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, vol. 1, n° 112.

de tombes et semblent donc n'avoir pas eu une longue durée d'existence, mais remettent en cause l'image de grandes nécropoles *extra muros* regroupant tous les défunts.

Ainsi, au pied du *castrum*, les deux fouilles réalisées l'une au sud (site 6), l'autre à l'ouest (site 14)⁹ ont chacune révélé un groupe de tombes du haut Moyen Âge sans édifice religieux connu à proximité. Des sites plus périphériques (n° 66, 64, 15, 12, 67 et enfin 8, à proximité de la basilique funéraire de Lidoire) ont chacun livré les tombes de quelques individus inhumés au cours du haut Moyen Âge¹⁰ (figure 1).

Rien ne permet d'identifier ces personnes, qui ne présentent aucun signe particulier hormis l'absence de l'usage de sarcophage en ces lieux. Étaient-ils chrétiens ? Excommuniés ? Passants ? Ou s'agit-il plutôt de groupes de petites gens dont les manières de vivre nous échappent au même titre que leur rôle dans le fonctionnement de la ville et l'histoire urbaine ? Ils prennent place dans la cohorte des anonymes que nulle source n'évoque et qui pourtant ont existé et relèvent de cette histoire concrète si délicate à rapporter. Peut-être s'agit-il d'une phase de la relation des vivants aux défunts que la documentation commence de révéler, caractérisée par une forme discontinue, dans le temps et dans l'espace, d'usage de l'espace préalablement urbanisé.

Peu d'acteurs économiques sont identifiables à Tours vers 800. On sait le patrimoine martinien considérable à l'époque grâce aux diplômes de confirmation délivrés par Charles le Chauve à la suite des destructions scandinaves. Ce patrimoine est plutôt tourangeau dans sa structure, organisé selon une relation centre-périphérie où le fleuve tient un rôle primordial¹¹. Le paysage urbain de Tours présente une chronologie difficile à dater en détail mais une structure bi- ou tripartite évocatrice d'ouverture et de fermeture est néanmoins observable. La cité à l'est, comme le centre autour de Saint-Julien, ignorent le fleuve avec une structure viaire qui est parallèle à la Loire. Le secteur de Saint-Martin, tout au contraire, est entièrement organisé en fonction du fleuve, donc de l'extérieur. Les points de contact entre terre ferme et fleuve sont rares au centre et à l'est, alors qu'ils organisent l'espace urbain à l'ouest¹².

9. A.-M. JOUQUAND *et al.*, « La fouilles des "abords de la cathédrale" de Tours... ».

10. Ces informations, pour l'essentiel inédites, proviennent des auteurs des fouilles (F. Champagne, T. Massat, R. De Filippo, A.-M. Jouquand et N. Fouillet) réunis dans un programme de recherche de l'ACR (Action Collective de Recherche) Archéologie du Territoire national des ministères de la recherche et de la culture. Ce programme de synthèse des données des fouilles récentes est en cours de réalisation (2003-2005) ; intitulé *Tours antique* et associant archéologues de l'INRAP et du Laboratoire Archéologie et Territoires, il est coordonné par Anne-Marie Jouquand.

11. H. NOIZET, « Le centre canonial de Saint-Martin de Tours... ».

12. H. GALINIE, « La Cité de Tours et Châteauneuf... ».

Le milieu rural

La topographie religieuse

La carte de répartition de toutes les églises attestées avant 850 est principalement celle des églises mentionnées par Grégoire de Tours et Fortunat avant 600 : 46 lieux de culte en dehors de la ville de Tours, qualifiés d'*ecclesiae*, de *basilicae*, de *monasteria* ou d'*oratoria*. Entre 750 et 850, les seules constructions nouvelles connues par les sources écrites sont le monastère de Cormery en 791 et celui de Villeloin en 850.

Cette abondance de mentions, par rapport à beaucoup d'autres régions, ne correspond néanmoins qu'à une infime partie de la réalité. En effet, l'archéologie révèle de nombreuses églises pour lesquelles ne subsiste aucune mention textuelle du haut Moyen Âge, pas même parfois pour le toponyme qui leur correspond. On ne retiendra ici que deux exemples.

Tout d'abord, sur le site de Rigny la fouille a mis au jour dans l'emprise de l'église du XII^e siècle deux états antérieurs de l'édifice, dont le premier était associé à deux grands bâtiments en pierre des VII^e-VIII^e siècles¹³. Le site, dans cette phase d'occupation, a pu être identifié avec la *colonia Riniaco* que les Documents comptables de Saint-Martin de Tours mentionnent avec sept tenanciers à la fin du VII^e siècle (cf. *infra*). Le deuxième état de l'église montre le remplacement de l'abside semi-circulaire par un chevet de plan tréflé, qui traduit l'agrandissement probable de l'édifice au X^e siècle. Dans le cas de Rigny, comme pour un bon nombre d'églises paroissiales de Touraine, il faut attendre les actes de confirmation papale du XII^e siècle, en l'occurrence ici l'année 1139, pour rencontrer la première mention de l'édifice qui appartenait à l'abbaye de Cormery¹⁴. La fouille a donc permis de vieillir de six siècles l'origine de cette fondation religieuse.

Parfois, la découverte de sépultures à l'intérieur d'une église encore en élévation suffit à établir l'existence d'un édifice religieux dès le haut Moyen Âge. Tel est le cas à Perrusson, un village proche de Loches dont on identifie le nom avec le *locus Petrucius* cité en 856 et avec la *villa* du même nom mentionnée en 860¹⁵. La fouille partielle de cette église conduite en 1973 par Charles Lelong a révélé la présence de six tombes en sarcophage attribuables à la fin du VI^e siècle¹⁶. La régularité de leur implantation, parallèle aux murs de l'église, et la conservation de fragments de tissus impliquent l'existence d'un édifice au moment de leur mise en terre. Le plan de l'église romane, très simple, à nef unique et chevet rectangulaire, ses proportions comme la présence de pierres sculptées gallo-romaines en partie basse du mur sud suggèrent la réutilisation éventuelle d'un édifice antique, qui aurait été transformé en chapelle funéraire, selon un schéma bien connu aujourd'hui.

13. E. ZADORA-RIO, H. GALINIE *et al.*, « La fouille du site de Rigny, VII^e-XIX^e siècle... ».

14. *Cartulaire de Cormery*..., n° LX.

15. *Cartulaire de Cormery*..., n° XX et collection Anjou-Touraine (Dom Housseau), Paris, Bibliothèque nationale de France, vol. I, n° 85 ; E. LORANS, *Le Lochois*..., p. 43-44.

16. C. LELONG, « Sépulture mérovingienne de Perrusson... ».

d'hui. Cet édifice a pu subsister jusqu'à la construction de l'église romane, qui n'est pas citée avant 1180¹⁷. On ignore quelle occupation a pu être associée au premier édifice religieux et funéraire, qui précède de plus de deux siècles et demi les mentions susceptibles de s'appliquer à ce lieu.

Si l'on est en droit de soupçonner l'existence d'un nombre d'églises bien supérieur à celui qui est attesté par les sources écrites, on ne peut à ce jour en définir les caractéristiques architecturales : en Touraine, aucun édifice religieux du haut Moyen Âge n'a fait l'objet d'une fouille exhaustive ou tout au moins suffisante pour en établir le plan ou les plans successifs. Les rares découvertes locales et les données extérieures à notre région nous autorisent néanmoins à supposer la co-existence d'édifices en pierre, tels que les deux premières églises attestées à Rigny, et d'édifices en bois. Parmi les premiers devait subsister aux VIII^e-IX^e siècles un certain nombre de constructions de l'Antiquité tardive. Telle est probablement l'origine de la petite église de Mougon qui se dresse encore sur les bords de la Vienne et dont Grégoire attribue la fondation à l'évêque Perpet vers 450¹⁸. L'emploi du petit appareil associé à des arases de brique traversant tout le parement comme la présence d'un sol de béton rose parlent en faveur d'une datation haute, renforcée par la présence de sarcophages du haut Moyen Âge nécessairement postérieurs à l'édification du bâtiment¹⁹.

Les lieux d'inhumation

Dans ce domaine, l'apport majeur des fouilles récentes est d'avoir révélé la grande diversité des pratiques aux VIII^e-IX^e siècles : on trouve des tombes associées ou non à une église, incorporées à des habitats ou à l'écart, en groupe ou en tombe isolée ; autrement dit, on ne peut plus supposer un passage direct de la nécropole rurale isolée de l'habitat au cimetière paroissial resserré autour d'une église²⁰. En Touraine, la présence de neuf sépultures dispersées à l'intérieur d'un habitat est attestée sur le site de La Marmaudière, à Neuvy-le-Roy, occupé entre le VI^e et le début du IX^e siècle²¹, alors que le site de Rigny permet d'étudier la genèse d'un centre paroissial qui conserva cette fonction jusqu'au XIX^e siècle²².

À Rigny, la première phase d'occupation, pourvue d'une église et identifiée avec la *colonia Riniaco*, ne comportait pas de tombes. À cette date, les habitants du site étaient inhumés ailleurs, sans doute dans une nécropole située à l'écart de l'habitat. C'est vers le milieu du VIII^e siècle que des sépultures occupèrent progressivement l'emplacement des bâtiments aban-

17. *Cartulaire de Cormery*..., n° LXVIII.

18. Grégoire de Tours, *Libri Historiarum X*, MGH SRM, I, pars I, p. 445.

19. C. LELONG, « Observations relatives à l'ancienne église de Mougon... ».

20. E. ZADORA-RIO, « The Making of Churchyards and Parish Territories... ».

21. J. TOURNEUR, E. COFFINEAU, V. GALLIEN, V. HIRN et J.-H. YVINEC, *Neuville-le-Roi « La Marmaudière »*. Deux sépultures ont été datées par radiocarbone : pour F110, la datation calibrée est 560-690, pour F555, implantée le long d'un chemin, elle est de 660-865.

22. E. ZADORA-RIO, H. GALINIE *et al.*, « La fouille du site de Rigny, VII^e-XIX^e siècle... ».

donnés. Leur densité était faible, et leur disposition rappelle celle des sépultures mises au jour dans les ruines gallo-romaines ou dans les habitats ruraux du haut Moyen Âge. Certaines d'entre elles étaient alignées le long des murs, mais toutes étaient postérieures aux premières couches de destruction, et aucune d'entre elles n'occupait une position remarquable à l'intérieur des bâtiments.

Figure 2 – L'ancien centre paroissial de Rigny
Évolution de l'emprise du cimetière du VIII^e au XIX^e siècle
 (dessins : Ch. Theureau)

La zone d'inhumation s'étendait alors selon un axe nord-sud et l'influence polarisatrice de l'église n'était donc guère sensible, bien qu'on ait retrouvé une inhumation d'enfant près du chevet (figure 2a). Au cours de cette première phase d'inhumation, l'établissement de la zone funéraire ne paraît s'expliquer ni par une valeur symbolique particulière des bâtiments ruinés, ni par la présence de l'église, mais plutôt par la volonté de rapprocher les inhumations de l'habitat dont la permanence à proximité, après le VIII^e siècle, est attestée dans la zone fouillée par la présence de dépotoirs, de rejets de foyers, de structures domestiques. En raison de la dispersion des sépultures, sur lesquelles l'église ne paraît pas exercer d'attraction particulière, on postule que cette phase d'occupation funéraire est antérieure à la mise en place du cimetière paroissial. C'est seulement vers la fin du X^e siècle que le cimetière a été recentré autour de l'église qui fut alors reconstruite et agrandie (figure 2b).

L'hypothèse retenue est que ce resserrement de la zone d'inhumation autour de l'église, qui témoigne d'une solidarité topographique nouvelle de l'espace funéraire et du lieu de culte, correspond à un changement de statut et marque la constitution du cimetière paroissial. Le processus d'évolution mis en lumière à Rigny va donc à l'encontre de l'hypothèse généralement admise d'un développement des cimetières en auréoles concentriques autour de l'église. C'est au cours de la première phase d'inhumation, entre le VIII^e et le X^e siècle, que l'espace funéraire a occupé la plus grande superficie. Le recentrage autour de l'église, vers la fin du X^e siècle, a entraîné l'abandon de la zone d'inhumation la plus éloignée.

À Chinon, la fouille du site de la collégiale Saint-Mexme a révélé une utilisation funéraire continue entre l'Antiquité tardive et la fin du XVIII^e siècle²³. Le site tire probablement son origine de la fondation d'un monastère par Maximus, disciple de Martin, à la périphérie de l'agglomération, dans la première moitié du V^e siècle²⁴. Aux VIII^e-IX^e siècles, le cimetière accueille toujours hommes, femmes et enfants : on n'a donc pas affaire à un cimetière particulier, qui serait réservé à la communauté religieuse. Cet espace funéraire a lui aussi révélé une utilisation domestique : un puits et des fosses-dépotoirs s'intercalent entre les tombes, ce qui implique un partage fonctionnel du site permettant la cohabitation des fonctions. La qualité du mobilier (vaisselle en céramique et en verre, verre plat), comme la promiscuité avec les sépultures, suggère que cette occupation domestique correspond à celle de la communauté religieuse attachée à l'église, dont on ne trouve aucune mention dans les sources textuelles entre le VI^e siècle et le milieu du X^e siècle. L'alternance stratigraphique entre tombes et structures domestiques prouve en outre l'utilisation primaire de sarcophages trapézoïdaux aux VIII^e-IX^e siècles, alors qu'ils sont traditionnellement attribués aux VI^e-VII^e siècles, les exemplaires trouvés dans des niveaux plus tar-

23. Éd. E. LORANS, *Le site de la collégiale Saint-Mexme...*, à paraître, deuxième partie, chapitre 1 et troisième partie, chapitre 1.

24. Grégoire de Tours, *De Gloria Confessorum* 22, MGH, SRM I, pars II, p. 311-312.

difs étant alors considérés comme des remplois. Le paysage du cimetière à cette période peut être partiellement restitué : il semble que de nombreux couvercles affleuraient le sol et que certaines tombes étaient signalées par un élément vertical, piquet ou croix en bois, implanté au pied du sarcophage et maintenu par un bloc de pierre (figure 3).

Figure 3 – Chinon, site de la collégiale Saint-Mexme : plan de la zone 6 montrant des sépultures et des fosses-dépotoirs du IX^e siècle

En conclusion sur ce point, il apparaît qu'au cours du haut Moyen Âge le choix de l'emplacement de la sépulture était sans doute du ressort de la famille, et qu'une grande diversité de modes d'inhumation a été utilisée simultanément, à proximité ou à l'écart de l'église, à l'intérieur ou en marge des habitats, en groupe ou en tombe isolée, sans qu'on puisse interpréter ces inhumations dispersées comme des tombes d'exclus ou de non chrétiens : pour qu'il y ait exclusion, il faut qu'il existe des lieux d'inhumation communautaires et ceux-ci semblent n'avoir acquis un statut qu'à une date tardive. Il n'est pas exclu que les nouvelles possibilités de datation offertes par le Carbone 14 amènent à reconsidérer la chronologie des nécropoles en plein champ : l'hypothèse de leur abandon au VII^e-VIII^e siècle repose entièrement sur la datation du mobilier funéraire qui disparaît à partir de cette époque. Or la plupart de ces nécropoles comportent également un nombre important, voire une majorité, de sépultures sans mobilier qui peuvent se révéler beaucoup plus tardives.

L'occupation du sol et la construction

La terminologie de l'habitat, avant 850, est si étroitement dépendante de la typologie des sources qu'il est difficile d'évaluer sa valeur informative. On connaît 31 *vici* dans le diocèse de Tours, tous mentionnés par Grégoire de Tours à la fin du VI^e siècle. À la même époque, seules trois *villae* sont attestées : la *villa Themello* (Thommeaux, commune de Sainte-Règle) et la *villa Martiniacensis* (Martigny, commune de Fondettes) citées par Grégoire, et la *villa Severiaco* (Civray-de-Touraine) mentionnée par

Fortunat²⁵. Les 32 *villae* connues en Touraine avant 850 apparaissent presque toutes dans des diplômes royaux. Pour la même période, les *coloniae* sont au nombre de quatre, et sont connues uniquement par les documents comptables de Saint-Martin de Tours à la fin du VII^e siècle : Rigny, Larçay, Les Ruaux à Sigrigny, et *Calviacus*, lieu non identifié dépendant de la *domus* martinienne de Mosnes²⁶.

Comme en matière de topographie religieuse et funéraire, la confrontation avec les données archéologiques révèle un grand décalage entre le nombre des mentions textuelles renvoyant à des lieux habités (ou supposés tels) et celui des traces d'occupation à la même période. En Touraine, comme ailleurs, les prospections pédestres conduites de manière systématique, à l'échelle d'une ou plusieurs communes, ont en effet livré un nombre de concentrations de céramique insoupçonné jusque là, notamment pour le haut Moyen Âge. Tel est le cas, entre autres exemples, de la commune de Neuvy-le-Roi, dont le centre paroissial peut être identifié avec le *Novus vicus*, cité par Grégoire de Tours dans le *De Gloria Martyrium*²⁷. L'évêque y relate l'arrivée de reliques de saint André et de saint Vincent, les patrons des deux églises médiévales qui subsistent encore dans le bourg.

La prospection conduite sur plus de 700 ha a permis le repérage de 97 concentrations de céramique, dont 38 incluaient du mobilier du haut Moyen Âge. Sur ce total, au moins 24 concentrations appartenaient exclusivement à la période VI^e-X^e siècles dont 6 remontant au VIII^e siècle et 5 au IX^e siècle²⁸. Dans un certain nombre de cas, il est possible d'interpréter des concentrations très proches comme un même habitat ou comme le résultat de son déplacement au cours du haut Moyen Âge : on obtient alors un total de 25 sites distincts, auquel s'ajoute un site repéré et fouillé depuis, au lieu-dit La Marmaudière, qui couvre près de 5 ha²⁹. Quel que soit le nombre de sites ayant fonctionné de manière synchrone, la multiplicité des concentrations de céramique du haut Moyen Âge révèle une toute autre image de l'occupation du sol que celle des sources écrites contemporaines : aux deux églises signalées par Grégoire de Tours, ne s'ajoute en effet que la mention de la *villa Valentinay* citée en 895 et dont le nom est aujourd'hui celui d'une ferme³⁰.

L'étude de la commune de Courçay a également permis de préciser le mode d'occupation d'un territoire qui correspond partiellement à une *villa* détenue par Saint-Martin de Tours depuis au moins 775 et dont un acte de

25. Grégoire de Tours, *De Virtutibus sancti Martini*, c. 42 (MGH SS rer. Merov. 1,2), p. 660; *De Gloria Confessorum*, c. 8 (MGH SS rer. Merov. 1,2), p. 753; Venance Fortunat, *Vita sancti Germani* (MGH AA 4/2), p. 24.

26. P. GASNAULT, *Documents comptables de Saint-Martin...*, n° I, III, VI, X.

27. Grégoire de Tours, *De Gloria Martyrium* 31, MGH, SRM I, pars II, p. 506.

28. A. POIROT, « Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire)... », p. 166-167.

29. J. TOURNEUR, E. COFFINEAU, V. GALLIEN, V. HIRN et J.-H. YVINEC, *Neuwy-le-Roi « la Marmaudière »*.

30. Charte de Saint-Martin de Tours, Paris, Bibliothèque nationale de France, coll. Dupuy 841, f° 80.

confirmation accordé en 862 par Charles le Chauve décrit la composition en énumérant la chapelle, le manse dominical et 70 manses (désignés par le terme de *factus*), parmi lesquels 8 colonges sont dénommées (figure 4)³¹.

**Figure 4 – Courcay, l’occupation du sol
d’après les données textuelles et archéologiques**

31. *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, vol. 2, n° 239; E. LORANS, « La villa de Courcay en Touraine... ».

La prospection archéologique, qui a porté sur environ 50 % de la superficie des terres labourées, a révélé 14 concentrations de céramique dont 8 du haut Moyen Âge, toutes, sauf une, antérieure au VIII^e siècle. Plusieurs concentrations, ainsi que des sites gallo-romains telle la *villa* du Grand-Geay, sont aux abords des hameaux dont les noms correspondent à ceux des anciennes colonges citées en 862. Contrairement à une hypothèse souvent avancée, ces constats suggèrent que les colonges ne correspondent pas à de nouveaux centres qui seraient liés à des opérations récentes de défrichement. La fouille du site de Rigny corrobore cette interprétation en montrant que la colonge de Saint-Martin de Tours n'a pas été implantée *ex nihilo* au VII^e siècle mais à proximité immédiate de bâtiments antiques, une assertion qui repose sur la présence d'un grand nombre de fragments de tuile et de tessons de céramique gallo-romains non émoussés.

La multiplication des fouilles d'habitats ruraux en France depuis une vingtaine d'années a fourni une très grande masse d'informations sur les plans des bâtiments et les techniques de construction. Par rapport à l'Europe du Nord, la France se distingue par le maintien de constructions en pierre ou de constructions mixtes, même si les matériaux périssables l'emportent sur la majorité des sites étudiés. Celui de Rigny offre un bel exemple de cette diversité architecturale entre le milieu du VII^e siècle et le milieu du VIII^e siècle environ³².

Le premier état de la *colonia* de Saint-Martin associe à l'église deux grands bâtiments aux soubassements de pierre soigneusement maçonnés avec des parements de petit appareil et portant des élévations en terre. Au nord, le bâtiment 14, subdivisé en compartiments exigus de 2,30 m à 2,50 m de côté, a été interprété comme un grenier (figure 5a). Lors d'une deuxième campagne de construction, ce bâtiment a été considérablement agrandi par l'adjonction d'un nouveau corps de bâtiment à l'ouest (figure 5b). Celui-ci était constitué de deux petites pièces reliées au précédent par deux murs délimitant une vaste salle quadrangulaire dans laquelle ont été mis au jour les vestiges de deux foyers aménagés successivement. Une troisième pièce, au nord du nouveau corps de bâtiment, a été ajoutée plus tard. La technique de construction des murs de l'état 2 diffère sensiblement de celle de l'état 1. Alors que les murs du corps de bâtiment initial étaient maçonnés avec une quantité importante de mortier et présentaient un appareil de tradition antique, dans l'état 2 le parement était constitué de petit appareil lié à la terre, et le blocage comprenait de nombreux blocs de mortier solidifié provenant de la destruction d'un autre bâtiment.

Au sud, le deuxième état de la structure 33 est marqué par la destruction d'un éventuel bâtiment primitif mal identifié (suppression du mur de refend) et sa transformation en enclos (figure 5c). À l'intérieur de celui-ci, deux bâtiments de bois (34 et 35) ont été découverts associés à des activités de combustion marquées par une épaisse couche de charbon de bois et de nombreuses fosses arasées (structure 36).

32. E. ZADORA-RIO, H. GALINIE *et al.*, « La fouille du site de Rigny, VII^e-XIX^e siècle... ».

Figure 5 – L'ancien centre paroissial de Rigny
Évolution des bâtiments au VII^e siècle
et dans la première moitié du VIII^e siècle (dessins : Ch. Theureau)

Enfin, de nouvelles transformations interviennent à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle. Au sud, le bâtiment de pierre 32 remplace le bâtiment de bois 35 alors qu'au nord le bâtiment 14 se dégrade, connaît quelques aménagements sommaires et commence, avant 776, à être utilisé pour les inhumations tandis qu'il tombe en ruines.

La fouille de Rigny a donc mis en évidence le rythme rapide des changements au sein d'un établissement rural des VII^e-VIII^e siècles, qu'il s'agisse de la fonction des bâtiments comme des techniques de construction mises en œuvre. Elle a aussi établi l'ordre dans lequel se sont succédé les élé-

ments constitutifs du site : les premiers bâtiments en pierre, puis le premier état de l'église, de nouvelles constructions en bois puis en pierre, le début des inhumations vers le milieu du VIII^e siècle, enfin le deuxième état de l'église qui correspond au resserrement des tombes autour de l'édifice et probablement à l'acquisition du statut paroissial.

•

En conclusion, il importe de souligner les changements de perspective qu'impose le développement de la recherche archéologique depuis une vingtaine d'années, tant en milieu urbain qu'en milieu rural. Tout d'abord, la genèse du cimetière paroissial apparaît comme un processus beaucoup plus long et complexe qu'on ne le pensait : non seulement a longtemps prévalu une grande diversité dans les lieux d'inhumation mais encore le rassemblement des tombes autour d'une église n'est pas nécessairement synonyme de statut paroissial. De même, les formes d'occupation du sol apparaissent désormais beaucoup plus diverses, même si elles demeurent souvent d'une interprétation délicate. En milieu rural, prospections et fouilles révèlent la densité et le dynamisme de l'occupation du sol au cours du haut Moyen Âge et remettent en cause le postulat d'un fort déclin démographique et d'un recul important des cultures qui paraissait encore crédible il y a une quinzaine d'années³³. À Tours, bien que l'extension de la ville au VIII^e et IX^e siècle reste difficile à apprécier, on a la certitude que l'occupation ne se limite pas au *castrum* et aux abords de Saint-Martin mais que l'espace intermédiaire était lui aussi utilisé et aménagé, au moins en bord de fleuve. L'identification des populations concernées et de leurs activités demeure néanmoins une gageure dès que l'on s'éloigne des élites et des réalisations qui ont passé les épreuves du temps pour se fondre dans la ville médiévale. L'archéologie, pour un très long haut Moyen Âge, un entre-deux entre ville classique et ville médiévale, livre un dossier lacunaire aux informations encore contradictoires.

33. E. ZADORA-RIO, « L'archéologie de l'habitat rural... ».

RESUME

Cet article n'a pas pour objectif de dresser un inventaire exhaustif des lieux occupés ou exploités à Tours et en Touraine aux ^{viii}^e et ^{ix}^e siècle mais plutôt de mettre en évidence les changements de perspective induits par les travaux archéologiques récents dans trois domaines principaux de la recherche : la topographie religieuse, la topographie funéraire et l'occupation du sol. Les recherches récentes révèlent une densité d'habitats et de fondations religieuses du haut Moyen Âge qui remet en cause les idées admises sur le déclin démographique au cours de cette période, et montrent également la diversité des lieux d'inhumation qui a prévalu jusqu'au ^x^e siècle. Ces constats modifient profondément la perception du haut Moyen Âge que l'on pouvait avoir à travers les seules sources écrites.

ABSTRACT

The aim of this article is not to give a full inventory of the inhabited places in Tours or Touraine in the 8th to 9th Centuries, but rather to show how the perception of the Early Middle Ages as it has been derived from the written sources alone has been modified by recent archaeological research. The evidence is examined under three broad topics: religious topography, burial archaeology and settlement patterns. Recent research has shown a high density of early medieval religious foundations and settlements, which points to a need to reconsider the idea that there was a demographic decline during this period. It also shows a great diversity of burial locations until the 10th Century.